

Feu dévorant, feu domestique, feu sacré
Le Feu

Publié à l'occasion de l'exposition
Le Feu, Musée d'ethnographie, Genève, 31 mars - 17 octobre 1999
avec la collaboration et le soutien
du Service d'Incendie et de Secours de la Ville de Genève,
pour son centième anniversaire

Contributions:

Eric Golay

Alan Williams

Alain Gallay

Claude Passet

Anne Mayor

Claude Savary

François Voegeli

Robert Bouchard, Gaston Gassmann,
Joseph Krattinger, Francis Le Comte, Marcel Rouiller

Sous la responsabilité d'Eric Golay
Musée d'ethnographie, Genève, 1999

Table des matières

- 7 **Feu dévorant, feu domestique, feu sacré**
Eric Golay
- 41 **Le feu et la science**
Alan Williams
- 49 **Feu, foyer, famille: pour une paléontologie de l'espace domestique**
Alain Gallay
- 77 **Le feu des potiers**
propos de Claude Presset
recueillis par Eric Golay
- 95 **Quand le feu, l'air et la terre s'unissent pour créer...: l'exemple de la cuisson des poteries au Mali**
Anne Mayor
- 107 **Le feu en Afrique au sud du Sahara**
Claude Savary
- 115 **La cérémonie du premier établissement des feux sacrés dans le culte védique ou Agnyadheya**
François Voegeli
- 143 **Près de l'âtre: notes sur les outils du foyer dans les Alpes rhodaniennes**
Christophe Gros
- 151 **Souvenirs de pompiers**
recueillis par Eric Golay

La cérémonie du premier établissement des feux sacrés dans le culte védique ou Agnyâdheya

François Voegeli

Le feu, Agni en langue sanscrite¹, est un élément central de la plus ancienne forme connue de religion indienne: le rituel védique.

Le tout premier hymne du *Rgveda*², le plus ancien témoignage de la mythologie et des pratiques religieuses des peuples indo-européens qui colonisèrent progressivement le sous-continent indien à partir du II^e millénaire av. JC, est un panégyrique de Agni, le dieu du feu.

Dans ce superbe poème, Agni est invoqué comme un dieu à part entière, loué tant par les anciens que les récents "Prophètes" (*rsi*). Il est le dieu de l'activité sacrificielle (*yajña*), l'officiant (*rtvij*) par excellence du sacrifice, le divin "préposé au culte" (*purohita*), et plus particulièrement le divin "oblateur", ou *hotr*, terme important sur lequel nous reviendrons dans ce qui suit et qui désigne à l'origine le prêtre chargé de l'oblation d'une substance sacrificielle dans le feu.

Omniprésent dans le sacrifice, Agni a pour double fonction d'y faire venir les dieux qu'on se propose d'y inviter et de retourner dans les mondes divins avec l'offrande qu'on leur fait. Il amène gloire, richesse et bien d'autres trésors à celui qui lui rend hommage et plus particulièrement à celui qui le vénère chaque jour.



Plus encore, il est l'ordonnateur des "rites" (adhvara), soit toutes les activités sacrificielles indispensables au maintien de "l'Ordre-sacré". "L'Ordre-sacré", le rta, est une notion complexe mais centrale de la moralité védique, et on pourrait aussi traduire cette expression par "ordre naturel des choses".

On y décrit enfin Agni comme le feu quotidien, celui qui "éclaire durant les nuits" et qui "fait du bien à l'adorateur", libérant ainsi quelque peu l'homme de ses tracasseries quotidiennes.

Toutes ses qualités placent d'emblée le feu au centre des préoccupations religieuses et rituelles de l'Inde fondamentale, et, comme on peut s'en douter, le fait que le tout premier mot de la plus ancienne des recensions du Rgveda à nous être parvenue soit précisément "agnim" a donné lieu à de nombreuses spéculations rituelles et mystiques.

La tradition indienne distingue généralement trois types de feu.

Il y a d'abord le feu dans son usage courant, celui qui cuit les aliments, réchauffe la maison ou incendie villes et forêts. Ce feu séculier est donc à tous égards bon serviteur mais mauvais maître.

Il y a aussi les diverses formes du "feu intérieur", celui qui circule dans le corps et prend part à de nombreux processus physiologiques ou pathologiques tels que la respiration, la digestion, l'échauffement des humeurs, etc. Ce feu a un aspect mystique qui sera développé à partir de cette couche tardive de la littérature védique que sont les Upanisad et il joue un rôle important dans les concepts fondamentaux de la médecine traditionnelle indienne, l'Āyurveda.

Il y a enfin le feu sacré, l'Agni de ce premier hymne du Rgveda qui est l'élément indispensable de tout rituel védique solennel, rituel plus généralement désigné par l'expression de çrauta, ou "appartenant à la çruti", terme que nous exposerons plus en détail par la suite.

C'est à ce dernier feu que nous consacrerons l'essentiel de cet article, mais il nous faut d'abord décrire plus précisément ce qu'est le "védisme", la plus ancienne forme de religiosité indienne à être encore pratiquée de nos jours, et les divers textes sur lesquels elle se fonde.

I. Le védisme.

Ses principales caractéristiques et son corpus textuel

La religion védique a deux qualités tout à fait singulières: elle est aniconique et, dans une large mesure, atopique.

Aniconique car l'on n'y vénère jamais des représentations graphiques ou plastiques

1

Pour des raisons techniques nous n'avons malheureusement pas pu utiliser dans ce qui suit la translittération latine officielle des phonèmes du sanscrit décidée lors du X^e Congrès des Orientalistes à Genève en 1894. Nous avons dû recourir à une ancienne forme de translittération inventée pour les lecteurs francophones et qui était relativement courante dans les ouvrages de l'Ecole Française d'Extrême-Orient au début de ce siècle. Ce système joue principalement sur la différence entre caractères en italiques et normaux. 'a' et 'i' se prononcent comme en français; 'u' comme "ou"; 'e' et 'o' comme "é" et "o"; 'ā' et 'ī' comme "ā" dans "châle" et "ī" dans "île"; 'ū' comme un "ou" français allongé; 'ai' comme "aïe" et 'au' comme "aou" dans "raout". 'r' est un "r" vocalique qui se prononce comme un "r" légèrement grasseyé, voire de nos jours comme "re" dans l'anglais "return". 'k' se prononce comme en français; 'g' comme le "gu" de "guetter"; 'ng' comme le "ng" de l'anglais "being"; 'c' comme le "tch" de "tchèque"; 'j' comme "j" dans "jazz"; 'ñ' comme le "ñ" de l'espagnol "señor"; 't', 'd' et 'n' comme leurs équivalents français mais cette série de consonnes a en sanscrit des correspondantes cérébrales transcrites ici par 't', 'd' et 'n' qui n'ont pas d'équivalents dans les langues indo-européennes d'Europe occidentale et qui sont articulées avec l'apex de la langue pointé vers la voûte palatale; 'p', 'b', 'm' comme leurs équivalents français; 'y' comme le "i" de "iode"; 'r' comme le "r" roulé de l'italien "ritorno"; 'l' et 'v' comme leurs équivalents français; 'ç' comme le "ch" de l'allemand "Ich"; 's' est une sifflante cérébrale dont la prononciation est voisine de "s" dans l'anglais "sure"; 'ś' comme

le "s" du français "suivre"; 'h' est une aspiration forte comme le "h" de l'allemand "haben", de même lorsqu'il suit (ou précède) une consonne comme dans l'anglais "inhibit". Enfin 'm' nasalise la voyelle précédente et 'h' est une laryngée en finale de mot prononcée comme le "ch" de l'allemand "achtung".

3
Pour une superbe traduction de cet hymne, cf. L. RENOUEAU *Etudes védiques et pāninéennes*. Paris.

3
Sur ces divinités, cf. A. HILLEBRANDT *Vedic Mythology*. Delhi: Motilal Banarsidass, 1980.

4
Soit, entre autres, être incliné vers le Sud, le quartier où résident les mânes et en tant que tel considéré comme dangereux; où l'on trouverait des arbres ou des herbes desséchées; ou encore situé à la croisée de deux chemins, lieu considéré comme particulièrement redoutable car il y rôdent toutes sortes d'esprits malins, ainsi que Rudra, le dieu terrible et colérique de la mythologie védique.

5
L'expression désigne à la fois les quatre divisions textuelles principales du corpus védique qu'on détaille ci-dessous et ce corpus entier pris comme un tout indivisible.

des nombreuses divinités du panthéon védique³. Le culte védique ne recourt à aucune statue, icône, ou même diagramme symbolisant le ou les dieux auxquels des offrandes sont faites au cours de rituels qui sont parmi les plus sophistiqués que l'être humain ait jamais codifiés et réalisés.

C'est un fait d'autant plus remarquable lorsque l'on voit la place de premier ordre qu'occupent les représentations iconographiques de la divinité dans les diverses formes de ce que l'on appelle généralement "l'hindouisme". L'hindouisme n'est pas un prolongement direct du védisme, mais il a de nombreux rapports avec ses pratiques cultuelles et ses croyances fondamentales.

Atopique car il n'existe pas *a priori* de lieu bien défini où pratiquer un rituel. La religion védique ne connaît ni temple (encore un contraste saisissant avec l'hindouisme), ni sanctuaire, ni aucune structure fixe au sein de laquelle devrait exclusivement se dérouler un rite.

Le lieu du rituel védique est relativement aléatoire. Il s'agit simplement d'une bande de terrain libre et dépourvue de signes néfastes⁴, proche d'un cours d'eau, et où l'on délimitera rituellement une aire à la géométrie bien précise qui une fois consacrée deviendra temporairement le lieu du sacrifice.

Cet aire est sacralisée pour la seule durée du rituel, durée qui sera d'un jour à (théoriquement) plusieurs années. Une fois les opérations terminées on l'abandonnera simplement aux forces de la nature.

Ces caractéristiques fondamentales du védisme évoquent à bien des égards la religiosité d'un peuple nomade. Elles ont souvent été invoquées comme un des éléments de preuve d'une immigration, voire d'une "invasion", de peuples indo-européens dans le sous-continent indien. Il faut toutefois se garder de réduire la religion védique telle qu'elle nous est parvenue à ses caractéristiques primitives. Cette forme tout à fait exceptionnelle de religiosité, son appareil textuel, ses rituels hautement complexes et ses prolongements dans les multiples formes religieuses de l'Inde dépassent de beaucoup les possibilités intellectuelles et techniques d'un peuple nomadisant. Elle est le résultat d'une élaboration que seule la sédentarisation, à l'origine dans le Nord-Ouest du sous-continent, a rendue possible.

Les textes védiques les plus anciens à nous être parvenus ont été systématisés sous la forme de ce que l'on appelle communément le Veda⁵, ou "connaissance par excellence". La tradition indienne désigne par ce terme un ensemble d'œuvres réparties en quatre divisions principales: le Rgveda ou Veda des "strophes" (rc), le Yajurveda ou Veda des "formules sacrificielles" (yajus), le Sâmaveda ou Veda des "chants" (sâman) et l'Atharvaveda ou Veda des Atharvângiras. Le quatrième Veda, celui des Atharvângiras, n'a toutefois que tardivement accédé à ce statut suprême.

Le matériel textuel de chacune de ces quatre divisions et à son tour réparti en quatre sections de facture et de chronologie bien distinctes⁶.



Au sommet de ces quatre sections se trouve la *Samhitâ*, ou texte "en récitation continue" ⁷. Les *Samhitâ* sont des textes versifiés dont les règles prosodiques sont souvent extrêmement strictes.

La *Samhitâ* du *Rgveda* est le plus ancien document en langue sanscrite que nous possédions. Elle comprend, dans les deux recensions où elle nous est parvenue, un ensemble de 1.028 hymnes comptant de 1 à 58 strophes réparties en 10 livres (*mandala*, litt. "cercles").

Les thèmes abordés dans ces hymnes sont très divers. On y trouve nombre de louanges des différents dieux du panthéon védique et de leurs hauts faits divins. Dans ce sens, on peut parler d'une "mythologie" primordiale des peuples indo-européens qui s'établirent dans le sous-continent, mais sa cohérence est loin d'être parfaite. On y trouve aussi des poèmes consacrés à différents phénomènes naturels, tel l'aube, à des animaux, telles les grenouilles, à des personnalités humaines, tel l'ascète ou le joueur, et enfin des hymnes spéculatifs, tel le célèbre hymne à la création du dixième *mandala* (X.129) ou encore celui au *purusa* (X.90), le géant primordial dépecé par les dieux au cours d'un sacrifice originel et dont les différentes parties corporelles donneront les diverses composantes de l'univers et de la société védique.

Le *Rgveda* comprend aussi un certain nombre d'hymnes à teneur rituelle. Le peu de précision de ces derniers ne nous permet pas de reconstituer précisément ce rituel *rgvédique* fondamental, mais outre le fait que le feu, et plus particulièrement l'oblation d'une substance végétale ou animale dans ce dernier, en est un des éléments centraux, une plante du nom de *soma* y joue un rôle prépondérant.

A la *Samhitâ* est adjoint un commentaire exégétique plus ou moins élaboré appelé *Brâhmana*. Les *Brâhmana*, tout particulièrement ceux du *Yajurveda*, sont intimement liés aux opérations du rituel et aux formules sacrificielles, strophes ou chants qui les accompagnent. Ils tentent d'en fournir une explication sur des bases mythologiques, étymologiques, numérogiques, ou encore purement analogiques.

Les *Brâhmana* ont pour appendice des textes plus résolument ésotériques, les *Âranyaka* ou "(textes) sylvestres"⁸ où l'on voit poindre l'amorce de cette dernière couche de la littérature védique fondamentale que sont les *Upanisad*, dont les profondes spéculations mystiques sont souvent très éloignées de la teneur initiale des *Samhitâ* et *Brâhmana*.

Samhitâ, *Brâhmana*, *Âranyaka* et *Upanisad* sont communément désignés par le terme de *çruti*, "audition", car ils sont considérés comme étant d'origine "non-humaine" (*apauruseya*) et passent pour être "expirés" par le dieu *Brahman* au début de chaque ère cosmique (*kalpa*). Cette expiration, qui a toujours la même forme et teneur à chaque nouveau *kalpa*, est alors "entendue" ou perçue grâce à une "intuition directe" par des prophètes humains dénommés *rsi*, ou "sages inspirés".

6

Pour un exposé fondamental sur la question de la formation du *Veda* et des écoles védiques, cf. L. RENOU *Les écoles védiques et la formation du Veda*. Paris.

7

Soit le texte qui résulte de l'application à un mot-à-mot des lois de transformations phonétiques propres au sanscrit et appelées *sandhi*, litt. "jonction".

La notion de "texte" n'est pas tout à fait appropriée dans le cas des oeuvres védiques les plus anciennes car elles ont été transmises jusqu'à nos jours de manière orale.

Sur la question de la transmission orale du *Veda*, cf., entre autres, W. HOWARD *Veda Recitation in Varanasi*. Dehli: Motilal Banarsidas, 1986; F. STAAL *Nambudiri Veda Recitation*. [Disputationes Rheno-Trajectinae V], The Hague: Mouton & Co.; et sur la question de l'écriture en Inde, cf. la contribution majeure de H. FALK *Schrift im alten Indien. Ein Forschungsbericht mit Anmerkungen*, [Script Oralia 56], Tübingen: Gunter Narr Verlag, 1993

8

La tradition attribue l'origine de ce nom au fait que les *raanyaka*, en révélant les connections intimes existant entre les éléments du microcosme rituel et ceux du macrocosme, étaient potentiellement dangereux. Leur apprentissage devait donc se faire à l'écart de tout établissement humain dans la jungle profonde (*aranya*).

9

Les "castes", ou varna, litt. "couleur", de la société védique sont dans l'ordre hiérarchique descendant: les Brâhmanes, les Ksatriyas, les Vaiçyas et les Çûdras.

On traduit souvent assez improprement ces termes par "prêtres", "guerriers", "marchands" et "serviteurs".

Le principe directeur de ces divisions de la société védique est, entre autres, le plus ou moins grand degré de "pureté rituelle" des membres de ces castes. Cette "pureté rituelle" est une notion complexe dont la définition prendrait tout un volume, mais il faut noter que le fait de plus ou moins s'abstenir de commettre des actes "impurs", tel tuer un animal, avoir un régime carné ou se livrer au commerce, n'en est pas un des éléments déterminants. Comme on le verra dans ce qui suit, le rituel védique comprend des actes d'une grande violence, tel la mise à mort brutale d'un animal, qui sont commis par des Brâhmanes, pourtant considérés comme les plus purs de ce point de vue.

La réalité sociale de l'Inde, même védique, est bien plus complexe que ce que la notion de "caste" laisse supposer.

Un exposé simple mais très précis de ce que recouvre en Inde ce terme se trouve dans V.A. SMITH (P. SPEAR ed.) *The Oxford History of India*, Oxford: Oxford University Press, 1958, p. 61-70.

10

Mais qu'on ne s'y trompe pas: cette systématisation est antérieure à la période des Çrautasûtra.

Les rsi révèlent ensuite la çruti aux membres de la caste supérieure des Brâhmanes⁹. Ces derniers sont chargés de la conserver de génération en génération par une transmission absolument parfaite de sa teneur textuelle.

D'un point de vue strictement philologique, les Samhitâ et Brâhmana sont les parties les plus archaïques de chacun des quatre Veda. Âranyaka et Upanisad sont généralement des textes plus tardifs.

A la çruti sont venus s'ajouter de nombreux textes annexes appelés vedânga ou "membres (auxiliaires) du Veda", considérés cette fois-ci comme d'origine humaine et appelés par contraste smrti, "acte de se souvenir (de quelque chose)".

Ces textes sont de nature très diverse. On y trouve des traités de phonétique, de métrique, de prosodie, d'étymologie, de géométrie sacrée, de grammaire, des traités juridiques, etc. Chaque Veda en possède un certain nombre.

Nous nous intéresserons plus particulièrement dans ce qui suit aux Çrautasûtra, ou "traités (sur le rituel tiré de) la çruti".

Les Çrautasûtra, décrivent dans les plus infimes détails les multiples opérations et récitation qui accompagnent l'exécution d'un rituel védique.

Leur rédaction est évidemment postérieure à celle des Samhitâ et Brâhmana. Les rituels qui y sont décrits sont nettement plus complexes que ceux que l'on pourrait déduire de ces derniers. Une exception notable en la matière est la Samhitâ du Yajurveda qui a été systématisée relativement tardivement pour répondre aux besoins du prêtre officiant appelé Adhvaryu et sa structure est calquée sur l'organisation générale des rituels védiques solennels¹⁰.

Tout rituel védique solennel, ou rituel çrauta, comprend trois éléments fondamentaux: la substance de l'offrande principale (dravya), la divinité à laquelle cette offrande est destinée (devatâ) et la formule par laquelle le sacrificiant renonce aux bénéfiques ou "fruits" de l'offrande au profit de la divinité (tyâga).

Les rituels solennels sont répartis en deux catégories distinctes suivant le type de substance qui en est l'offrande principale: les isti et les fêtes somiques.

Dans les sacrifices du type isti cette substance est une matière végétale (principalement des gâteaux de riz, mais aussi des fruits et diverses graminées), animale (dans le cas particulier du sacrifice animal dit "indépendant", ou nirûd/hapaçubandha), ou encore du lait sous diverses formes (frais, caillé, etc.).

L'offrande principale des fêtes somiques est le suc du soma, une plante dont l'identité exacte reste indéfinie mais à laquelle les textes védiques attribuent universellement des propriétés psychotropes. Le soma a progressivement disparu au cours de l'avancée des indo-européens dans le sous-continent et on s'est trouvé dans l'obligation de lui substituer des végétaux sans propriétés narcotiques particulières, telle l'*Ephedra* ou le *Sarcostemma*. Deux importantes hypothèses ont toutefois été proposées sur la nature exacte du soma originel et il se pourrait que



ce dernier fût un champignon aux propriétés hallucinogènes, l'*Amanita muscaria*, ou une plante douée de qualités semblables, le *Peganum harmala*¹¹.

Chacune de ces deux catégories de rituels solennels comprend une cérémonie "archétype" dont sont dérivés un certain nombre "d'ectypes", généralement par ajouts de rites annexes. C'est la prolifération de ces ajouts qui a conduit à l'extraordinaire complexité des rituels védiques que l'on trouve décrits dans les Çrautasûtra. Dans les cas des *isti*, l'archétype sont les syzygies, ou *darçapûrnamâsa*, le "(rituel de la) nouvelle et pleine lune" dont l'offrande principale consiste en gâteaux de riz cuit. Dans le cas des fêtes somiques, l'archétype est l'*agnistoma*, ou "louange d'Agni" dont l'offrande principale est bien entendu du jus de soma, mais on y fait de nombreuses offrandes secondaires du type *isti*, dont plusieurs sacrifices animaux. De ces deux catégories, les fêtes somiques sont de loin les plus complexes. Elles durent de cinq jours à (théoriquement) plusieurs années.

Un rituel spécial n'appartient pas strictement à ces deux catégories car sans lui aucune des autres cérémonies solennelles ne peut être exécutées. Il s'agit de l'*agnyâdheya* ou "établissement d'Agni".

Cette cérémonie vise à construire trois foyers et à y déposer le feu sacré, Agni, pour la première fois. Ces foyers, et par extension le feu qu'on y a déposé, sont appelés *çrauta* et sans eux aucun des autres rituels solennels n'est possible.

Dans ce qui suit, nous avons choisi de décrire cette cérémonie védique fondamentale au cours de laquelle se joue le drame de la naissance, ou plutôt de l'éternelle renaissance, du feu védique, ce feu qui est pour beaucoup à l'origine de l'extraordinaire complexité de la culture indienne.

II. Les principaux participants d'un rituel solennel et leurs fonctions

Avant d'exposer plus précisément les étapes de la cérémonie de l'*agnyâdheya*, il nous faut nous pencher un peu plus en détail sur ses principaux participants.

Si le Veda comprend de nos jours quatre divisions principales, l'expression visait à l'origine la tripartition *rc* ("strophe") – *yajus* ("formule sacrificielle") – *sâman* ("chant"). A cette tripartition originelle répondent dans le rituel les fonctions des trois prêtres officiants principaux que sont le *Hotr* ("récitant"), représentant du *Rgveda*, l'*Adhvaryu* ("servant"), représentant du *Yajurveda* et l'*Udgât*r ("chef de cœur") représentant du *Sâmaveda*. Le représentant de l'*Atharvaveda*, le *Brahman* ("président"), n'est venu que tardivement s'agréger à ce trio fondamental, suivant en cela le destin de son propre Veda. Son rattachement à l'*Atharvaveda* est d'ailleurs passablement arbitraire.

11

Ces hypothèses sont respectivement celles de R.G. WASSON *Soma: Divine Mushroom of Immortality*, New York, 1968 et D.S. Flattery *Peganum Harmala L.: The Indo-Iranian Drug of Truth*, citée dans F. STAAL *Agni. The Ritual of the Fire Altar*, Berkeley: Asia Humanities Press, 1983, vol. I. p.105 ssv.

A l'époque des Çrautasûtra les fonctions respectives de ces quatre officiants sont très clairement définies et ils sont appelés mahartvij ou "grands officiants".

II.1 L'Adhvaryu

L'Adhvaryu est chargé des nombreuses manipulations qui ont lieu au cours d'un rituel. C'est lui qui met la plupart des oblations dans le feu. Il prépare et dispose les nombreux ustensiles (cuillers, coupelles, pots, assiettes, etc.) indispensables au rituel, délimite et consacre l'espace sacrificiel, prépare le ou les différents autels, les offrandes principales et secondaires, etc.

L'Adhvaryu accompagne généralement ses actions par la récitation d'une "formule sacrificielle" (yajus ou mantra) bien précise tirée de la Samhitâ (et quelquefois des différents Brâhmana) du Yajurveda. Ces "formules sacrificielles" sont pour la plupart brèves¹² et ont souvent un rapport symbolique avec l'action en cours.

L'Adhvaryu est, en apparence, le prêtre le plus actif du rituel. Les directives de ses actions et récitation sont très strictement décrites dans les Çrautasûtra du Yajurveda. Tant la place de premier plan de l'Adhvaryu que la complexité de son activité ont contribué à faire de la littérature rituelle du Yajurveda la plus volumineuse de l'Inde védique. Les Çrautasûtra du Yajurveda sont répartis en de nombreuses "écoles", ou carana, initiées par différents maîtres en science sacrée dont les plus anciens sont sans conteste Baudhâyana et Vâdhûla.

Comme on peut s'en douter, ces experts avaient des opinions différentes sur des points de détails, souvent infimes tels que la position exacte d'un ustensile à un moment précis du rituel, et ces divergences ont encore accru leur prolixité.

II.2. Le Hotr

Le Hotr a pour fonction principale de réciter des extraits de son Rgveda.

Ces passages du Rgveda, qui peuvent être des hymnes complets mais qui sont la plupart du temps des strophes extraites de différents hymnes, ainsi que leurs modes de récitation (rapide/lent, à voix haute/en "demi-ton", etc.) sont consignés dans les Çrautasûtra du Rgveda.

Le Hotr entre généralement en action lorsque l'Adhvaryu procède à des offrandes considérées comme spécialement importantes.

Au cours d'un rituel védique, l'Adhvaryu verse à tout moment diverses substances dans différents feux. Ces oblations ont néanmoins des fonctions différentes. Certaines ont pour but de l'attiser. D'autres celle d'introduire ou compléter des offrandes jugées particulièrement importantes, ou encore de commencer ou conclure le sacrifice.



Il y a enfin les offrandes principales que l'on veut faire aux dieux invités à participer au sacrifice. C'est généralement lors de ces dernières que le Hotr procède à ses récitations.

II.3 L'Udgâtr

L'Udgâtr est le chantre des cérémonies.

Il chante des passages du *Rgveda* selon un mode musical bien précis consigné dans son *Sâmaveda* et ses *Çrautasûtra*, quelques fois en réponse aux récitations du Hotr mais pas nécessairement. Ces chants portent le nom technique de *sâman*. Le contenu textuel du *Sâmaveda* est en fait presque identique à celui du *Rgveda* mais il est doublé d'une notation musicale complexe et réorganisé en fonction de schèmes mélodiques fondamentaux.

II.4 Le Brahman

Enfin le Brahman est en quelque sorte "l'inspecteur des travaux finis". Sa fonction est de contrôler le bon déroulement des opérations rituelles et il intervient lorsqu'il constate qu'une erreur s'est introduite dans la procédure.

Dans ces cas critiques, il détermine ce qui doit être fait pour rétablir le cours normal du rituel et il ordonne de procéder à un certain nombre d'actions expiatoires appelées *prâyaçcitta*. Paradoxalement ce prêtre devrait être le plus compétent de tous et posséder à la lettre l'intégralité des *Samhitâ*, *Brâhmana* et *Çrautasûtra* des trois autres. Ce serait en fait un effort quasiment surhumain car ces textes sont extrêmement volumineux et complexes et ils sont traditionnellement appris par cœur au cours de longues années de formation. Il est donc rare de trouver un Brahman possédant ce degré de maîtrise et c'est en fait un officiant peu actif¹³. Toutefois, en tant qu'introduit postérieurement comme superviseur, il a réussi à se rendre indispensable à la plupart des rituels solennels.

Cette quadrature sacerdotale est à géométrie variable. Elle n'est réalisée totalement que dans les fêtes somiques et l'*agnyâdheya* où ces quatre prêtres s'adjoignent un grand nombre d'assistants.

Dans les rituels de type *isti* aucun *sâman* n'est chanté et la présence de l'Udgâtr est donc superflue. En revanche d'autres officiants spécialisés y prennent part. Ces prêtres auxiliaires se rattachent aussi à un et un seul des quatre Veda.

Tous les prêtres officiants d'un rituel appartiennent exclusivement à la caste supérieure des *Brâhmanes*, car c'est cette caste qui est chargée des fonctions sacerdotales dans la société védique.

13

D'autant plus que les *Çrautasûtra* de l'Adhvaryu contiennent des sections dévolues aux expiations. L'Adhvaryu peut donc de lui-même procéder à ces *prâyaçcitta* dans la plupart des cas.

II.5 Le Yajamâna et sa patnî

Pour procéder à un sacrifice il faut ajouter à ces différents ministres du culte un "sacrifiant" ou Yajamâna.

Le Yajamâna est le commanditaire et le principal bénéficiaire du rituel.

Il est membre de l'une des trois castes supérieures de l'ordre social védique.

Les ressortissants de la quatrième caste des "serviteurs", les Çûdra, la plus inférieure et méprisée, ne peuvent en aucun cas commanditer ou participer directement à un rite solennel¹⁴.

Une férie védique commence en général par une proclamation d'intention de la part d'un sacrifiant, proclamation elle-même ritualisée. Il déclare solennellement vouloir accomplir tel ou tel rituel et choisit un Adhvaryu qui à son tour choisit les différents officiants en fonction de leurs compétences et du rite particulier que le sacrifiant désire réaliser.

Les frais généraux de la cérémonie sont à la charge du Yajamâna. Il rétribue aussi les différents officiants pendant le sacrifice même au moyen d'un échange ritualisé appelé daksinâ¹⁵, expression que l'on traduit couramment par "honoraires sacrificiels". Il participe aussi à certaines actions-clés du rituel selon des directives qui lui sont généralement fournies par l'Adhvaryu.

Les bénéfices que le sacrifiant tire du rituel sont de différente nature. Ils peuvent être très directement terrestres, tel du bétail, une nombreuse descendance¹⁶, une bonne santé, etc., ou supraterrrestres telle une bonne renaissance dans l'au-delà. Ils peuvent aussi relever de la sorcellerie pure comme de porter préjudice à un ennemi. La position du Yajamâna au cours d'un rituel est ambiguë et périlleuse. Il est à la fois le commanditaire et le principal bénéficiaire de l'opération. Il est le bailleur de fonds des prêtres officiants mais aussi leur otage, et plus particulièrement celui de l'Adhvaryu.

On trouve souvent dans les Çrautasûtra du Yajurveda des directives permettant à ce dernier de sérieusement léser les intérêts, voire l'intégrité physique¹⁷ du sacrifiant, et leur application est laissée à son libre arbitre.

Cette ambiguïté illustre bien un des piliers fondamentaux de la vision du monde propre au sacrifice védique, soit: que l'activité sacrificielle est à la fois porteuse de bénéfices considérables ici et dans l'au-delà mais aussi infiniment dangereuse parce qu'intrinsèquement violente.

Le sacrifice participe à la fois du divin, parce que les dieux sont conviés à y participer dans l'enceinte sacrificielle, et de l'humain, parce que ce sont des hommes qui leur font des offrandes et en mangent les restes. Mais pour arriver à cette communion temporaire et strictement localisée de l'humain et du divin il faut absolument

14

Le être dans le terrain sacrificiel. Les nombreux ustensiles du rituel sont souvent fournis par des Çûdra qui se rattachent à cette caste par leur profession (bûcheron, charron ou charpentier par exemple), mais ils ne peuvent jamais franchir la limite séparant le profane du sacré représentée par les contours de l'aire sacrificielle.

15

La daksinâ est un élément indispensable de tout rituel védique, à l'exception de l'agnihotra. Son montant est fixé précisément pour chaque rituel. Elle est constituée, la plupart du temps, de têtes de bétail ou de mesures d'or. Il y a aussi des honoraires supplémentaires, quelquefois laissés à la discrétion du sacrifiant, qui ne font pas partie de la daksinâ.

Les Çrautasûtra utilisent pour les désigner l'expression passe-partout de varam, ou "cadeau". En pratique ces "cadeaux" sont généralement offerts aux officiants après la cérémonie mais le sacrifiant déclare rituellement au cours de la cérémonie son intention d'en faire à tel ou tel prêtre.

16

De préférence mâle dans l'ordre très strictement patriarcal de la société védique.

17

Évidemment pas directement mais par l'intermédiaire des effets "invisibles" du rituel.



passer par une consommation agressive des ressources naturelles, consommation qui présuppose des actes d'une extrême violence.

Notons que ce ne sont pas là des ambiguïtés particulières aux rituels védiques, mais les ritualistes indiens en étaient tout particulièrement conscients comme le montrent de nombreux passages des Brâhmana et des Çrautasûtra.

Au Yajamâna il faut enfin adjoindre sa femme, la patnî.

Même si son rôle est souvent très limité, la présence de la femme du sacrificiant est indispensable au déroulement d'un rituel védique. On pourrait même dire que c'est une condition *sine qua non* car un sacrificiant célibataire ne peut pas commanditer un sacrifice, et encore moins le premier de tous qui est l'établissement des feux.

Toutefois, là encore, sa position est ambiguë. Elle est à la fois le complément de "fertilité" essentiel à l'accomplissement des "fruits" du sacrifice mais ses menstrues risquent à tout moment de polluer gravement le rituel.

Ces protagonistes fondamentaux du rituel védique dont nous venons de brosser à grands traits les fonctions¹⁸ font partie du paradigme de base décrit dans les Çrautasûtra. Les Çrautasûtra sont le produit d'une longue élaboration de données rituelles contenues dans les Samhitâ et Brâhmana.

Les maigres indications rituelles que l'on peut tirer du Rgveda nous incitent à penser que l'archétype du rituel védique était bien plus simple que ce que nous venons d'exposer. Le feu, son allumage solennel et tout particulièrement l'offrande d'une substance sacrificielle dans ce feu sacré y jouait, comme par la suite, un rôle fondamental. Le nombre et la diversité tant des oblations que des rites annexes y étaient sans aucun doute beaucoup plus limités et la principale substance utilisée dans le rituel rgvédique est sans conteste le soma.

Enfin, le nombre des officiants était beaucoup plus restreint. Le Hotr y jouait très certainement le rôle de l'Adhvaryu. C'est l'étymologie même du terme Hotr qui nous incite à le soupçonner. Hotr est un nom d'agent dérivé de la racine verbale sanscrite *HU-*, litt. "verser dans le feu, faire une oblation dans le feu".

L'Adhvaryu s'est progressivement substitué au Hotr lorsque le rituel a commencé à gagner en complexité.

L'arrangement minutieux des yajus du Yajurveda en des sections bien précises consacrées à chacune des grandes cérémonies solennelles témoigne d'un effort de systématisation de ce qui devait être, à l'origine, une collection de formules éparses *ad hoc*. C'est probablement durant la période d'élaboration de la Samhitâ du Yajurveda que l'Adhvaryu est devenu l'officiant principal et indispensable du rituel.

18

En pratique, elles sont bien plus diversifiées que le bref résumé que nous venons d'en faire. Une excellente introduction à la complexité des tâches dévolues à chacun des officiants dans le cadre particulier des rituels somiques se trouvent dans l'introduction de W. CALAND & V. HENRY *L'Agnistoma. Description complète de la forme normale du sacrifice de Soma dans le culte védique*, Paris: Ernest Leroux, 1906.

III. L' agnyâdheya ou cérémonie de l'établissement des trois foyers fondamentaux et de leur premier allumage

Préalablement à tout rituel védique solennel, il est absolument indispensable de construire trois foyers primordiaux¹⁹ et d'y installer le feu pour la première fois²⁰.

III.1 Participants et saison propice au rituel de l'agnyâdheya

Sont éligibles à la construction des foyers fondamentaux et à leur premier allumage, soit les possibles sacrifiants du rituel, les membres de la caste des Brâhmanes, des Ksatriyas et des Vaiçyas, les trois castes supérieures de la société védique. Les prêtres requis pour la cérémonie sont les quatre mahartvij, Adhvaryu, Hotr, Udgâtr et Brahman, auxquels viennent s'ajouter un certain nombre d'assistants. Le moment propice à l'établissement des foyers varie selon l'appartenance du sacrifiant à telle ou telle caste.

Pour les Brâhmanes ce sera de préférence le printemps, pour les Ksatriya l'été et pour les Vaiçya l'automne, mais on peut aussi établir les foyers pendant l'hiver, saison considérée comme convenable pour tous.

Certaines conjonctions astrales ou les jours de nouvelles et de pleine lune sont considérés comme particulièrement favorables à l'exécution du rituel.

III.2 Préparatifs généraux

Avant toute chose, le sacrifiant doit se procurer les deux arani qui sont un des instruments essentiels du rituel védique.

Les arani sont deux planches rectangulaires d'environ 40x30 cm de côté et 10 cm d'épaisseur faites de bois açvattha (Ficus Religiosa).

La première de ces planches, appelée adharârani ou "arani du dessous" est percée d'un trou en son milieu. Ce trou est appelé yoni ou devayoni, respectivement "matrice" ou "matrice divine" (celle d'Agni bien entendu).

La seconde est l'uttarârani ou "arani du dessus". On en découpe une section oblongue appelée pramantha, ou "baratte"²¹, d'environ 14 cm de long sur 10 de large et légèrement biseautée à l'une de ses extrémités.

Le pramantha est fixé sur la partie inférieure d'un cylindre de bois appelé câtra dont la forme évoquait à l'origine un phallus. La partie supérieure du câtra vient se ficher dans une poignée de bois d'environ 30 cm de long appelée ovifi.

Lors de la production du feu le pramantha est inséré dans le trou de l'adharârani.

L'étude la plus fouillée jamais faite sur l'agnyâdheya est celle de Hertha KRICK, *Das Ritual der Feuergründung*. (Veröffentlichungen der Kommission für Sprachen und Kulturen südasiens, Heft 16), (Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse Sitzungsberichte Band 399), Wien: Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1982.

Notre exposé se base sur la description de l'agnyâdheya que l'on trouve dans le Baudhâyanaçrautasûtra, le plus ancien des Çrautasûtra à nous être parvenu, et nous ne tiendrons pas compte des nombreuses variantes proposées dans d'autres textes plus récents.

19

On peut facultativement installer deux foyers supplémentaires, mais sans ces trois foyers primordiaux aucun rituel n'est possible.

20

Une description complète de n'importe quel rituel solennel ferait l'objet de tout un ouvrage. Nous nous contenterons ici d'en résumer les temps forts.

21

Toute l'opération de production du feu par friction se dit en sanscrit littéralement "il baratte le feu" (agnim manthati).



Un assistant maintient l'ovili de manière à ce que le pramantha reste bien en place dans la "matrice" de l'adharârani pendant qu'un autre fait tourner le câtra soit manuellement, soit au moyen d'une corde enroulée autour de sa section médiane. Le feu sacré de la religion védique est donc produit par friction.

Le sacrifiant doit aussi se procurer les ustensiles nécessaires à tout rituel védique. Parmi ceux-ci une place de premier ordre est occupée par les différentes cuillers servant à verser les oblations dans le feu. Elles sont toutes faites de bois mais chacune d'entre elles à une forme légèrement différente selon sa fonction.

Un set minimal de quatre cuillers est utilisé dans la quasi totalité des rituels solennels. Trois d'entre elles, la juhû ("celle qui fait l'oblation"), l'upabhrt ("celle qui soutient") et la dhruvâ ("l'immuable"), collectivement désignées par la simple appellation de "cuillers" (sruc) dans les Çrautasûtra, sont utilisées pour verser dans le feu soit un liquide, soit des portions d'offrandes.

Un des liquides les plus utilisés dans les cérémonies védiques est le beurre clarifié, ou âjya.

Au cours d'un rituel de très nombreuses libations de ce beurre clarifié sont faites dans différents foyers. Elles ont la plupart du temps pour fonction d'attiser le feu, d'où l'utilisation d'un corps gras hautement inflammable tel le beurre clarifié. Cette opération étant relativement dangereuse, ces cuillers sont de grande taille.

La quatrième, la sruva ("la coulante") est de plus petite dimension et sert à puiser le beurre clarifié dans un pot spécial appelé âjyasthâi ("marmite à beurre clarifié") pour le transférer dans l'une des trois cuillers susmentionnées.

Les libations d'âjya sont généralement faites par l'Adhvaryu et accompagnées de "formules sacrificielles" bien précises. Elles sont extrêmement fréquentes pendant un rituel et leur forme est relativement invariable.

Le reste des ustensiles²² courants du rituel védique sont: les "bûchettes d'allumage", ou samidh, un certain nombre de pots, différents plats, des tessons de poteries, divers gobelets et certains accessoires tels des pelles, bûches, paniers, et une espèce de sabre de bois dénommé sphya qui joue un rôle important dans la démarcation et la construction des différentes parties de l'aire sacrificielle.

Il importe de noter que tous ces ustensiles ne sont jamais en métal. Les deux seuls métaux utilisés dans le rituel védique sont l'or et l'argent, pratiquement toujours sous la forme de simple pépites²³. C'est là encore un contraste saisissant avec les rites de l'hindouisme où les objets métalliques sont très nombreux.

Il faut enfin qu'il se procure différents autres matériaux et ustensiles dont le nombre et la nature varient suivant le type de rituel qu'on se propose de réaliser et qui portent le nom technique de sambhâra, ou "matériaux nécessaires". Y figurent ceux qui serviront à préparer la ou les offrandes principales du rituel.

22

Ce n'est là qu'une liste tout à fait minimale. Les grands rituels somiques utilisent tellement d'ustensiles divers que la place nous manque bien évidemment pour en faire la liste. Pour une description quasiment exhaustive de ces instruments, cf. T.N. DHARMADHIKARI (ed.) *Yajñayudhani*, Pune: Vaidika Samsodhana Mandala, 1989.

23

On a eu progressivement recours au métal pour façonner divers instruments car il résiste évidemment mieux à l'usure et à la température que le bois ou la terre cuite (les photos de la couverture de l'ouvrage de T.N. DHARMADHIKARI que nous venons de mentionner sont une bonne illustration de l'intrusion du métal dans le rituel védique). Mais originellement les objets métalliques sont pratiquement absents des rites védiques, et nous le savons avec précision car les Çrautasûtra décrivent dans les détails la forme et la matière de tous les ustensiles nécessaires.

24

Aire qu'on a déjà, en pratique, choisie, mais pas nécessairement. L'Adhvaryu peut au tout début du rituel aller en sélectionner une, accompagné du sacrifiant.

25

La section de cette ligne fondamentale qui relie les foyers âhavanīya et gârhapatya (cf. plus bas) est appelée prsthā, ou "épine dorsale", non seulement par ce qu'elle est symboliquement le canal fondamental reliant l'âhavanīya et le gârhapatya, mais aussi parce qu'elle sépare l'autel fondamental, la vedi, en deux aires Nord et Sud. Comme on le verra plus bas la vedi est assimilée au tronc d'une femme et la prsthā en serait donc son épine dorsale.

Cette ligne joue un rôle important dans tous les rituels, il est notamment interdit d'y poser le pied.

26

Ces "portes" sont en fait plutôt de simples limites marquées par deux piliers.

Cette hutte n'a pas de murs et c'est en fait une sorte de hangar ouvert à tous vents et juste pourvu d'un toit sommaire, à moins que le sacrifiant ne décide d'établir les feux directement dans sa maison, ce qui est encore de nos jours une pratique courante chez les Brâhmanes Nambudiri du Kerala. Dans ce cas il y fera construire un véritable appentis avec murs, toit et portes.

27

Du plus littéralement "domestique", soit le feu du maître de maison.

Ces diverses choses réunies, le sacrifiant et sa femme se prépareront pour la cérémonie. Lui en se coupant les cheveux et les ongles et en se rasant. Elle en se coupant les ongles seulement. Les deux prendront par la suite un bain et se vêtiront d'habits neufs. Le sacrifiant accompagné de sa femme doit ensuite solennellement proclamer son intention d'établir les feux et choisir les différents officiants du rituel auxquels il offrira un mets sucré dénommé madhuparka fait de lait caillé mélangé avec du miel. Il doit aussi leur demander rituellement un terrain propice à l'établissement des feux. Une fois ces invites et suppliques officielles terminées, l'Adhvaryu entre pour la première fois en action.

Il délimite avec précision l'aire sacrificielle à l'intérieur de laquelle seront construits les trois foyers fondamentaux ainsi que l'autel²⁴.

Cette aire est très strictement orientée autour d'un axe Ouest-Est appelé prâcī, litt. "(ligne tournée) vers l'Est" qui la divise en deux sections Nord et Sud²⁵. C'est par rapport à cette ligne fondamentale que seront déterminés l'emplacement des foyers et de l'autel et la toute première chose que fait l'Adhvaryu est de la déterminer. En général, l'Est est la direction fondamentale du rituel védique et la plupart des actions importantes se font face à, ou en direction de ce point cardinal.

Suite à quoi il trace à même le sol le contour des foyers et l'emplacement de l'autel. Pour ce faire il ne dispose que de quelques pieux et cordes et d'un grattoir. Les méthodes de mesure des différents éléments du terrain sacrificiel sont très strictement consignées dans des traités de géométrie sacrée appelés Çulbasūtra que l'Adhvaryu connaît par cœur.

Il fait ensuite construire sur le terrain sacrificiel une hutte de facture très sommaire à deux portes²⁶ (l'une donnant sur l'Est, l'autre sur le Sud), appelée çâlâ, sous laquelle seront construits les différents foyers et l'autel qu'il vient de délimiter.

Les trois foyers fondamentaux sont respectivement appelé âhavanīya, ou "offertoire", gârhapatya, ou "dominical"²⁷, et daksinâgni, ou "feu du Sud". Ces trois foyers sont des structures de terre glaise d'environ 40 cm de hauteur.

L'âhavanīya est situé à l'est du terrain sacrificiel. Il est de forme carrée et a environ 112 cm de côté.

Le gârhapatya est situé à l'ouest du terrain sacrificiel. Il est de forme circulaire et à un diamètre d'environ 112 cm.

Le daksinâgni est situé au sud des deux premiers et posé soit au premier tiers, soit à la moitié de la distance séparant le gârhapatya de l'âhavanīya. Il est en forme de demi-lune, son diamètre maximal étant de dimension similaire aux deux autres (soit env. 112 cm).

Ces trois feux ont des fonctions bien différenciées.

L'âhavanīya est sans doute le plus important des trois. Comme son nom l'indique,



il y reçoit les offrandes principales et un grand nombre des offrandes secondaires d'un rituel.

Le gârhapatya sert principalement à faire chauffer diverses substances ou instruments. Il peut aussi servir à allumer à nouveau les deux autres feux au début d'un sacrifice. Le daksinâgni est quant à lui en rapport avec les mânes et avec les rituels qui leur sont destinés. Le Sud est le quartier où résident les esprits des ancêtres dans la mythologie védique. Comparé aux deux autres il est relativement peu utilisé mais sa présence est indispensable au bon accomplissement de tous les rituels solennels. A l'ouest de l'âhavanîya, soit immédiatement derrière celui-ci, l'Adhvaryu trace les contours de l'autel fondamental de tout rituel védique, la vedi.

A l'origine la vedi avait la forme d'un trapèze dont les proportions devaient être égales à celles d'un char dont l'essieu donnait le grand côté et le joug le petit. Le petit côté est adjacent à l'âhavanîya et la distance séparant le petit du grand côté est d'environ la moitié de celle séparant l'âhavanîya du gârhapatya²⁸.

Cette vedi est assimilée dans les spéculations des Brâhmana à une femme. Les deux angles formés par le grand côté représentent ses "hanches" et ceux du petit côté ses "épaules". Cela étant on donne une forme légèrement incurvée à son pourtour pour accentuer sa ressemblance au corps féminin.

Une fois ses contours tracés, on débarrasse l'aire de la vedi de toutes les herbes et racines s'y trouvant et pendant le rituel on creuse cette surface sur une profondeur d'environ 7 cm. Par la suite on posera à l'intérieur de l'autel trois fagots d'une herbe spéciale, le darbha ou "herbe sacrificielle"²⁹, qui formeront une sorte de litière sur laquelle seront déposés différents ustensiles, dont les cuillers mentionnées plus haut, ainsi que les offrandes prêtes à être mise dans l'âhavanîya.

Schématiquement on peut représenter cette aire sacrificielle originelle et minimale (mais qui sera utilisée par la suite dans toutes les cérémonies védiques) comme sur la fig. 1.

Comme on le voit, "l'autel" primitif de la religion védique est quelque chose d'extrêmement simple. C'est une superficie de terrain creusée sur quelques centimètres qui sert de réceptacle aux différents ustensiles et offrandes. Symboliquement c'est aussi le siège des dieux invités au sacrifice.

Cette vedi primitive mais omniprésente dans les cérémonies védiques n'est pas le seul type d'autel utilisé et on en trouve principalement deux autres modèles.

Le premier est fait d'un simple amoncellement de terre en forme de quadrilatère avec une partie centrale légèrement surélevée. C'est l'uttaravedi, ou "vedi supérieure"³⁰ et son "nombri", le nâbhi. Cet autel est utilisé dans les rituels somiques et dans le sacrifice animal dit "indépendant".

Il existe aussi, dans les rituels les plus complexes de la religion védique, des autels construits en briques de terre cuite.

28

Toutes ces mesures sont généralement faites en fonction de la taille du sacrifiant. Disons qu'en général, la distance séparant le centre de l'âhavanîya du centre du gârhapatya est d'environ une dizaine de mètres, mais ce n'est là qu'une approximation. Ces proportions sont aussi légèrement différentes en fonction de l'école rituelle à laquelle appartient l'Adhvaryu, donc tout ce que nous disons ici est à prendre avec la plus extrême précaution.

29

Poa cynosuroides, une herbacée de grande taille et très pointue.

30

Par contraste avec la vedi qui est une dépression dans le sol.

Le plus spectaculaire d'entre eux est sans conteste l'agnicayana, ou "empilement d'Agni" qui est un ensemble de 1000 briques réparties en 5 niveaux et arrangées de manière à représenter un oiseau. Cet oiseau est le symbole d'Agni transportant l'oblation aux dieux³¹.

L'utilisation de briques est assez récente dans l'histoire de la religion védique et il n'est pas impossible qu'elle ait été introduite suite aux premiers contacts des colons indo-européens avec les restants de la civilisation dite "de la vallée de l'Indus" ou de Harappa. Cette civilisation a atteint son plus haut degré de développement aux alentours du troisième millénaire avant le Christ et elle s'étendait sur un territoire à peu près aussi vaste que le Pakistan actuel. Elle s'est progressivement éteinte, pour des raisons qui restent encore obscures, aux alentours du deuxième millénaire av. JC, à peu près au moment où on situe traditionnellement l'entrée des Indo-Européens dans le cours supérieur du bassin de l'Indus³².

Les Harappéens étaient des bâtisseurs hors pair qui faisaient grande consommation de briques pour leurs différentes structures architecturales. Les briques harappéennes ont des proportions standardisées et il ne semble pas que ces mesures se retrouvent dans celles utilisées par le rituel védique. L'hypothèse d'un emprunt de la technologie de la brique par les peuples védiques aux Harappéens pose donc de nombreuses questions et cette question n'est toujours pas résolue.

Après avoir tracé les divers emplacements fondamentaux du sacrifice d'établissement des feux et construit la hutte, des "assistants" façonneront les trois foyers en terre glaise. Dans la suite de la cérémonie, ils seront "reconstruits" symboliquement et rituellement³³.

Suite à quoi on entre dans la phase du rite d'établissement des feux proprement dit.

III.3 Le déroulement de l'agnyādheya

Un sacrifice védique comprend toujours un rite principal autour duquel viennent s'agréger un nombre variable de rites secondaires. Dans le cas de l'agnyādheya, le rite principal est l'établissement et le premier allumage des feux.

Il est précédé suivi d'un certain nombre de rites auxiliaires. C'est la combinaison du rite principal et des rites secondaires qui forme le tout d'un sacrifice védique. Plus le nombre de ces derniers sera important, plus le sacrifice sera complexe et durera longtemps.

Un certain nombre de ces rites secondaires sont effectués la veille du jour où le rite principal a lieu. Cette journée est un peu spéciale et elle est dénommée upavasatha, "veille", et par extension "jeûne" car un des éléments de l'upavasatha est la prise solennelle d'un vœu par le sacrifiant, vœu par lequel il s'engage à dire la vérité, rester chaste et s'abstenir de certaines nourritures (particulièrement carnées)

31

Et c'est peut-être une des seules représentations iconographiques d'un dieu dans le culte védique.

32

La chronologie exacte de l'arrivée des Indo-Européens en Inde est le sujet d'interminables controverses, entre autres parce que l'on n'a toujours pas pu identifier sur le plan archéologique une culture particulière qui porterait les traits essentiels de la civilisation védique.

Ces controverses ont récemment pris en Inde un tour dangereusement nationaliste, voire fascinant et nous ne voudrions surtout pas entrer dans ce débat.

Nous nous en tiendrons donc aux chronologies classiques telles que celles qu'on trouve dans *The Oxford History of India*, déjà cité en note plus haut et l'ouvrage fondamental des études indiennes classiques: L. RENOUE et J. FILLIOZAT *L'Inde Classique. Manuel des études indiennes*. Tome premier, Paris: Adrien Maisonneuve, 1985.

33

Une des caractéristiques assez courante des opérations du sacrifice védique est la reconstruction rituelle d'éléments déjà physiquement présents.



durant toute la durée du sacrifice.

En ce qui concerne l'agnyādheya, l'enchaînement des rituels est le suivant:

I. Durant la veille (upavasatha):

- . Le sacrifice d'une vache³⁴ aux mânes, ou gopitryajña
- . Le rituel du feu dit brahmaudanika, ou "(feu servant à la cuisson) du riz (doué de la puissance) du Brahman"

II. Le jour du rituel principal

- . La première production du feu par friction
- . L'établissement du feu dans les foyers et la vénération de ceux-ci
- . La première offrande de lait (agnihotra)
- . La première offrande isti

III. Les rites annexes

III.3.1 Les rituels de la veille

III.3.1.1 Le sacrifice d'une vache aux mânes, ou gopitryajña

L'agnyādheya commence par le sacrifice d'une vache aux trois ancêtres du sacrifiant, soit: le père³⁵, le grand-père et l'arrière-grand-père.

On réunit tout d'abord les ustensiles et matériaux nécessaires à ce sacrifice et on amène la vache.

Les cheveux du sacrifiant sont recoupés rituellement par l'Adhvaryu, puis il prend un bain et se revêt de vêtements neufs.

Suite à quoi il est rituellement purifié par l'Adhvaryu à l'aide de trois sortes de balais faits chacun de sept tiges d'herbe sacrificielle darbha avec lesquels il lui touche successivement la tête, le nombril et les genoux. Les deux³⁶ se dirigeront ensuite en direction du Sud vers la croisée de deux chemins où l'Adhvaryu dépose une assiette remplie d'eau dans laquelle le sacrifiant contemple son reflet en récitant un certain nombre de formules sacrificielles. On jette l'eau et l'assiette et les deux reviennent sur le terrain sacrificiel.

A ce moment l'Adhvaryu va chez un voisin du sacrifiant pour allumer un certain nombre de bûchettes sur son feu domestique, bûchettes qu'il dépose sur un plat et ramène dans l'enceinte sacrificielle. Ce feu, qui sera le feu du gopitryajña, est déposé à l'endroit où l'on construira le futur daksinâgni³⁷.

L'Adhvaryu l'attise, dispose un certain nombre d'ustensiles nécessaires au rituel à côté de ce feu et l'entoure d'herbe sacrificielle darbha. Il y fait aussi chauffer du beurre clarifié qui servira aux nombreuses oblations de cette substance par la suite. Il passe ensuite à la préparation rituelle de l'endroit où l'on jouera un jeu de "dés"

Aussi surprenant que cela puisse paraître!

Les différentes autorités des Çrautasûtra semblent toutefois avoir été quelque peu divisées sur la question de savoir s'il fallait immoler une vache ou s'il ne fallait pas lui substituer un autre animal, voire des matières végétales.

Dès le Baudhâyanaçrautasûtra on cite différentes opinions sur la question. Certains maîtres en science rituelle sont résolument favorables à la mise à mort d'une vache. D'autres non, prétextant que ce serait "cruel". D'autres encore voudraient que l'on ne sacrifie pas une mais plusieurs vaches. La société védique primitive était une société éminemment pastorale dont le bétail, et en tout premier lieu la vache, fournissait les éléments essentiels de sa subsistance (d'où d'ailleurs l'importance du beurre clarifié et du lait dans les rituels védiques). On peut se douter qu'une telle société ne se contentait pas de tirer uniquement de la vache des produits dérivés et que de temps en temps un élément du troupeau, peut-être parce que devenu inapte à fournir ces produits, était consommé.

Vu l'importance considérable de la vache dans l'alimentation des peuples védiques, elle devait aussi être considérée comme une offrande de premier choix pour les dieux.

Même si le plus ancien des Çrautasûtra émet des doutes sur la nécessaire immolation d'une vache dans ce cadre précis, il n'y en a guère qu'originellement cela devait bel et bien être cet animal qui était sacrifié lors du gopitryajña.

Notons au passage que ce n'est pas le seul sacrifice dans lequel la victime est une vache.

Certaines formes spéciales du sacrifice animal dit "indépendant", que l'on fait dans l'espoir que ses effets atteindront des buts précis, nécessitent aussi la mise à mort d'une vache.

35

Que celui-ci soit vivant ou non par ailleurs.

36

La femme du sacrificiant participe facultativement à cette étape du rituel.

37

Qui comme on l'a dit précédemment est en fait déjà physiquement présent.

38

Avec des variantes s'il n'a pas trois fils. S'il n'a pas de fils ou si il n'a que des filles, il joue ce jeu avec sa femme uniquement.

39

Ce jeu n'a en fait rien à voir avec celui que nous connaissons sous cette appellation. Ses règles précises sont encore de nos jours sujettes à controverse, mais on n'y utilise pas de dés à proprement parler. L'idée générale est que les joueurs puisent chacun à leur tour au hasard dans un sac ou un trou dans le sol un certain nombre de noix. À la fin d'un tour, celui qui a un nombre impair de noix est le perdant du tour.

Dans le cas précis du gopitryajña on dispose 48 noix au centre du cercle des joueurs et l'on commence par en distribuer 12 au père, 12 au fils aîné, et 12 au deuxième fils (soit 36 noix ont été distribuées), puis on pousse le reste (soit 13) vers le fils cadet qui est éliminé du premier tour car il a une "main" impaire.

On continue en distribuant 24 noix au père, 11 au fils aîné et on pousse les 13 restantes au second fils qui perd, et ainsi de suite avec les modifications nécessaires jusqu'à ce que le père reste seul gagnant.

(aksa) dont l'enjeu est la vache que l'on s'apprête à immoler.

L'endroit est rituellement délimité, purifié par aspersion d'eau consacrée, "préchauffé" au moyen d'un tison tiré du feu que l'on vient d'installer à l'endroit du daksinâgni. L'Adhvaryu fait une libation de beurre clarifié sur ce tison. Il y dépose une gerbe d'herbe sacrificielle dont les pointes sont orientées au Sud pour bien l'attiser, car c'est sur celui-ci que seront cuites les principales parties de l'animal. Il invite ensuite les ancêtres du sacrificiant à venir participer au festin et leur dispose un siège fait d'une herbe aux propriétés émoullientes appelée eraka. Il leur fait une libation de trois breuvages (respectivement: une boisson à base de miel, du lait et du lait mélangé à de la farine de grains d'orge rôtis) et termine les préparatifs par une aspersion d'eau consacrée sur l'endroit où il a fait ces trois libations.

Les participants du jeu de "dés" se réunissent alors autour de l'aire ainsi préparée. Le sacrificiant s'assoit à l'Est, son fils aîné au Sud, son deuxième fils à l'Ouest et son fils cadet au Nord³⁸.

On procède alors à la partie qui est truquée pour que le sacrificiant gagne la vache qui en est l'enjeu³⁹.

Suite à quoi le sacrificiant, un brin d'herbe sacrée à la main, va chercher la vache et l'asperge d'eau consacrée. Il accompagne toutes ses actions par la récitation de différentes formules sacrificielles⁴⁰.

On place alors la vache tête vers l'Ouest et membres postérieurs au Sud et on l'immole par strangulation⁴¹.

Le sacrificiant verse de l'eau consacrée sur le cadavre et procède silencieusement à l'opération de "gonflement des souffles vitaux" de la vache en touchant successivement sa bouche, son museau, son œil, ses oreilles, son nombril, son anus et ses organes génitaux⁴².

Il extrait ensuite la vapâ, l'*omentum* (ou *epiploon*), qui est la membrane séreuse enveloppant et soutenant les viscères dans la cage thoracique.

Le sacrificiant procède ensuite au dépeçage des premiers éléments de la carcasse en extrayant, dans l'ordre, le cœur et les deux reins. Le tout se fait toujours sans récitation de formules.

Il place ensuite ces trois éléments sur trois piques et un assistant les fait rôtir sur le feu qu'on a précédemment tiré du daksinâgni et déposé sur le lieu du jeu de dés. Lorsque l'*omentum* est bien cuit, le sacrificiant fait quatre libations de beurre clarifié dans ce feu en récitant pour chacune une formule sacrificielle différente.

Il découpe l'*omentum* en trois parties égales, place la première dans une cuillère spéciale appelée darvî et en fait l'offrande dans le feu en récitant une formule.

Et ainsi de suite pour les deux autres portions avec d'autres formules.

Il dépose ensuite silencieusement la cuiller darvî dans le feu.

Puis il offre les trois autres parties de la vache extraites et rôties précédemment



(le cœur et les deux reins) à ses ancêtres en accompagnant ses gestes de diverses récitations.

Ces trois autres offrandes sont faites à même la terre et vers le Sud, et non déposées dans le feu. Offrir quelque chose de cette manière est le mode courant des rites aux mânes dans la religion védique. Le cœur est offert au père, le rein de gauche au grand-père et celui de droite à l'arrière-grand-père.

Il nettoie ensuite le lieu de ces offrandes par aspersion d'eau consacrée et retourne ensuite vers la carcasse de la vache dont il récolte le sang dans une assiette. Il fait couler ce sang dans la direction des trois précédentes offrandes en récitant différentes formules.

Il retourne vers les trois offrandes pour faire quelques libations complémentaires et une série de prières à ses ancêtres. Il leur demande ensuite solennellement une descendance "héroïque" et reprend ces trois quartiers de la vache.

Il revient vers le daksinâgni, offre son vêtement à un Brâhmane qui connaît le rite du gopitryajña⁴³, se revêt d'un nouveau vêtement et s'asperge d'eau en récitant diverses formules.

Il retire à nouveau ce vêtement et se pare d'un troisième vêtement neuf.

Il retourne vers le feu où l'on a offert l'*omentum*, en retire un tison qu'il remet dans le daksinâgni en récitant une formule sacrificielle.

Il donne ensuite les trois offrandes susmentionnées (le cœur et les deux *matasnu*)⁴⁴ à trois Brâhmanes. Il leur offre en même temps d'autres nourritures.

Après quoi il découpe des quartiers de viande de la vache et les offre en cadeau à ces mêmes Brâhmanes.

Le rituel se conclut par une série d'oblations de beurre clarifié dans le feu installé dans le daksinâgni.

Le gopitryajña terminé, on amène dans l'enceinte sacrificielle les différents "matériaux nécessaires" (*sambhâra*), au rituel d'établissement des feux proprement dit.

Ils sont divisés en deux catégories: ceux dérivés de la terre et ceux provenant du règne végétal.

Les matériaux terrestres sont: de la terre provenant d'un sol salin, du sable, de la terre provenant du terrier d'une taupe, un morceau d'une termitière, de la boue, de la terre qui a été grattée par un sanglier, un pétale de lotus et du gravier.

Ceux du règne végétal sont respectivement des branches des arbres açvattha (*Ficus Religiosa*), udumbara (*Ficus Glomerata*), palâça (*Butea Frondosa*), çamî (*Prosopis Spicigera* ou *Mimosa Suma*), vikangkata (*Flacourtia Sapida*) et une branche d'un arbre quelconque ayant été frappé par la foudre.

Ce à quoi il faut rajouter trois bûchettes faites de bois açvattha d'environ 30 cm, trois pépites d'or et trois d'argent, un cheval et son harnachement, une roue de

40

Comme on va le voir par la suite, le sacrificiant a un rôle très actif dans le gopitryajña.

41

Ou par asphyxie. Ce sont les deux méthodes universelles de mise à mort d'un animal dans le rituel védique. On se garde bien de verser son sang à ce moment qui est tellement redoutable qu'on n'utilise pratiquement jamais dans les Çrautsûtra ou Brâhmana le verbe "tuer", ou quelque chose de semblable, mais l'euphémisme de "faire consentir", sous-entendu "à son destin inéluctable", pour y référer.

42

Dans les autres sacrifices animaux, cette procédure est réalisée par la femme du sacrificiant et accompagnée de la récitation de différentes formules du type "Puisse ta voix gonfler!" en touchant la bouche, et ainsi de suite. C'est une opération homéopathique très symbolique car on refuse bien entendu de considérer l'animal comme mort.

43

Soit: qui est capable d'en neutraliser les effets négatifs, car c'est non seulement un rite aux mânes, mais en plus un rite éminemment sanglant comme on a pu s'en apercevoir. Il faut donc quelqu'un qui est capable d'en "endosser" la souillure symbolisée par ce vêtement.

44

Selon certains commentaires les *matasnu* sont, deux os disposés des deux côtés du cœur. Il s'agit en fait des reins.

char, des grains de riz et des brins de différentes herbes sèches.

L'Adhvaryu dépose tous ces matériaux (à l'exception du cheval qui reste pour l'instant à l'extérieur de l'enceinte) soit au nord de la hutte, soit dans l'autel.

Suite à quoi il est censé mesurer l'aire sacrificielle, déterminer et tracer l'emplacement des feux et asperger ceux-ci d'eau consacrée. Comme on l'a vu précédemment, tout cela a en fait déjà été délimité et construit. L'Adhvaryu les circonscrit à ce moment rituellement à l'aide de diverses formules et du sabre de bois appelé sphya, avec lequel il creuse un peu la terre à l'endroit des trois foyers.

L'Adhvaryu prépare ensuite le "repas du vœu", soit la seule nourriture que le sacrifiant et sa femme sont censés manger durant le sacrifice. Il consiste en un brouet de riz mélangé soit à du lait, soit à du beurre, et ils le consomment en sa présence.

III.3.1.2 Le rituel du feu dit brahmaudanika

A la tombée du jour commence le rituel du feu dit brahmaudanika.

Ce feu peut provenir de plusieurs sources.

Soit il s'agit du feu domestique séculier du sacrifiant lui-même ou d'un voisin, de préférence aisé. Ce feu séculier servant principalement à la cuisson des aliments, il est appelé ambarīsa, "poêle à frire".

Il peut aussi le tirer du foyer domestique de quelqu'un qui va prochainement établir les feux sacrés. Dans ce cas, il lui faudra au préalable faire chauffer un tesson de poterie sur les braises de ce feu jusqu'à ce qu'il soit suffisamment chaud pour allumer un copeau qui servira à créer le feu servant à l'offrande brahmaudanika.

Quelle que soit la source de ce feu, on procède en tout cas de la manière suivante pour l'amener dans l'enceinte sacrificielle.

L'Adhvaryu se munit des accessoires nécessaires: un pot rempli de beurre clarifié, les cuillers dites sruva et juhû, des brindilles de différentes herbes sèches, une gerbe d'herbe sacrificielle darbha, un copeau de bois et une poêle de terre cuite qui servira à transporter le feu.

L'Adhvaryu, le sacrifiant, sa femme et le Brahman sortent de l'enceinte sacrificielle et tous se rendent à l'endroit où l'on a décidé de chercher ce feu. Durant le trajet ils sont recouverts d'un dais.

Une fois arrivé auprès de l'âtre, l'Adhvaryu commence par y jeter le copeau de bois. Il entoure ensuite le foyer d'herbe darbha.

Il fait chauffer sur le feu le beurre clarifié qu'il "purifie" en le touillant à l'aide de deux brins de darbha. Il enduit ensuite les brindilles d'herbes sèches de beurre clarifié et les jette dans le feu en accompagnant cette action d'une formule sacrificielle.

Il procède ensuite à toute une série d'oblations de beurre clarifié accompagnées de récitaions au terme desquelles le sacrifiant retirera plusieurs charbons ardents



de l'âtre et les placera dans la poêle en accompagnant son action de formules sacrificielles.

Il remettra la poêle à l'Adhvaryu et tous s'en reviennent vers l'enceinte sacrificielle par le même chemin qu'ils avaient emprunté pour venir chercher le feu, le sacrifiant tenant l'Adhvaryu par l'épaule durant toute la procession⁴⁵. Tous entrent dans la hutte sacrificielle par la porte Est.

L'Adhvaryu verse alors les braises de la poêle à l'endroit du gârhapatya. On épand de l'herbe sacrificielle autour de ce foyer et le Brahman et le sacrifiant viennent s'asseoir au sud de ce dernier.

L'Adhvaryu étend alors la peau d'un "bœuf rouge" sur laquelle il mesure, trie et prépare les grains de riz qui seront l'offrande principale du rite brahmaudanika, en accompagnant ses actions de différentes formules.

Il les place dans une marmite qu'il remplit d'une mesure adéquate d'eau et on fait ensuite cuire le riz sur le feu déposé dans le gârhapatya⁴⁶. Il verse aussi un peu de beurre fondu dans la marmite.

Lorsque le riz est cuit à point l'Adhvaryu retire la marmite et la dépose au nord du foyer. On annonce alors aux trois autres officiants principaux que le riz est cuit et ils viennent s'asseoir auprès de la marmite. L'Adhvaryu transfère alors le riz sur un plat qu'il a préalablement oint de beurre clarifié.

Il fait une cavité dans le tas de riz où il verse une large libation de beurre clarifié. Il y met aussi un petit bâton de bois et verse dans le gârhapatya autant de ce riz mélangé au beurre clarifié et au petit bâton que le feu peut en "soutenir"⁴⁷ en récitant une formule sacrificielle. C'est l'offrande principale du rite brahmaudanika. Suite à quoi il invite les autres officiants principaux à venir s'asseoir au nord du plat, chacun prenant place sur un des points cardinaux en commençant par l'Est et en procédant dans le sens des aiguilles d'une montre⁴⁸. Chacun des prêtres se rince ensuite la bouche dans l'ordre dans lequel ils se sont assis.

On amène le plat au centre de ce cercle sacerdotal et chaque officiant prend trois pincées de ce riz en félicitant rituellement le sacrifiant pour sa bonne cuisson.

Ils consomment chacun leur portion.

L'Adhvaryu met ensuite dans ce feu trois bûchettes enduites du beurre clarifié resté au fond du plat en récitant une formule sacrificielle qui varie selon l'appartenance du sacrifiant à telle ou telle caste.

Le sacrifiant offre alors une génisse à l'Adhvaryu et différents autres cadeaux aux prêtres présents. Ces cadeaux ne sont pas encore la daksinâ proprement dite du rituel de l'agnyâdheya. Elle aura lieu bien plus tard au cours de la première isti qu'on fera immédiatement après l'établissement des feux. Dans le cas présent on se sera mis au préalable d'accord sur la rétribution des officiants autres que l'Adhvaryu. Le rite du brahmaudanika se conclut par ces cadeaux.

45

Mais cette fois-ci les participants ne sont pas recouverts d'un dais.

46

Et pas sur le gârhapatya, nuance de taille, car ce dernier n'est pas encore "établi". Le feu de ce foyer est pour l'instant le feu dit brahmaudanika.

47

Car il ne s'agirait surtout pas de l'éteindre à ce moment par une oblation trop copieuse.

48

C'est le mode de rotation dit pradaksina, "vers la droite". La plupart des actions de circumambulation, de rotation, de dépôt de quoique ce soit autour de quelque chose (et en particulier autour des foyers et des autels) se font dans ce sens qui est modelé sur le parcours de l'astre solaire dans le ciel (d'Est en Ouest). On inverse ce sens de rotation dans les rites, ou partie de rites qui s'adressent aux mânes ou aux esprits malins, ou encore pour des raisons qui tiennent de la sorcellerie pure (inversion des effets bénéfiques d'un rite).

40

Baudhâyanaçrautasûtra II.15:58.4.

50

Extrait du Taittiriya Brâhmana I.2.1.15.

61

En effet, la religion védique originelle ne connaît pas l'idée de réincarnation et les nombreuses formules du type svargakâmo agnistomena yajeta, litt. "Que celui qui désire le ciel fasse le sacrifice de l'agnistoma" (l'archétype des rituels somiques), et de nombreux autres indices en témoignent.

La réincarnation a été introduite tardivement dans les idées védiques et son origine reste de nos jours encore un mystère.

Certains spécialistes pensent que ce concept provient de peuples autochtones à l'Inde et n'est pas déductible du fond commun de la pensée des Indo-Européens qui ont progressivement colonisé le sous-continent et au passage assimilé très certainement une bonne partie des croyances de ces aborigènes.

D'autre part on trouve dans le rituel védique, et dans certains Brâhmana, des éléments qui laissent à penser que cette idée aurait pu s'y développer de manière autonome. Entre autres le fait que certaines actions symboliques sont interprétées comme une montée du sacrifiant aux dieux suivie d'une nouvelle descente ici-bas. On en trouve encore qu'il est à certains moments considéré comme un embryon qui va sortir de sa matrice. C'est là un sujet complexe que nous ne pouvons malheureusement pas approfondir dans le cadre du présent exposé.

On aura remarqué qu'à ce moment on a techniquement déposé le feu dans deux foyers qui sont, dans l'ordre, ceux du daksinâgni et du gârhapatya, et qu'on a toujours procédé pour ce faire à la recherche d'un feu extérieur à l'enceinte sacrificielle.

Même si ces feux ont quantité d'aspects symboliques, amplement glosés dans les Samhitâ et Brâhmana, et qu'on pourrait d'un point de vue strictement pratique en tirer l'âhavanîya, ce ne sont pas encore des feux çrauta qui seuls peuvent servir à l'exécution des rites solennels.

Pour devenir çrauta ils devront être allumés à l'aide des arani au cours de la cérémonie qui aura lieu le lendemain.

Ces arani sont remises solennellement au sacrifiant juste après l'échange des cadeaux. En lui remettant, l'Adhvaryu lui enjoint de rester silencieux à partir de maintenant et de strictement respecter ses ordres. Le sacrifiant a quand même le temps de donner celui de nourrir les prêtres (n'oublions pas que nous sommes maintenant en début de soirée), de faire en sorte qu'on garde bien le cheval pendant la nuit et qu'on dispose dans l'enceinte sacrificielle les "matériaux nécessaires" aux endroits précis où ils devront se trouver le lendemain.

L'Adhvaryu lui tend alors les arani et le sacrifiant les reçoit en récitant une série de formules. Sur cette remise des arani le Baudhâyanaçrautasûtra a un commentaire intéressant⁴⁹: "Alors (ce faisant) l'Adhvaryu le conduit de la fausseté à la vérité, de l'ordre humain à l'ordre divin (en lui faisant répéter la formule) "Je vais maintenant de la fausseté à la vérité, je vais de l'ordre humain à l'ordre divin, je porte la parole divine"⁵⁰.

Cette formule illustre bien l'importance capitale que revêtent les arani dans le processus du rituel védique solennel.

Ce sont elles seules qui sont capables de générer le feu sacré. Elles marquent la limite entre les ordres mondains et divins dans le sacrifice de l'agnyâdheya et elles seront l'instrument premier de l'accession du sacrifiant à cet ordre divin qui est évidemment le but suprême son existence périlleuse dans l'au-delà⁵¹.

L'objet et l'agencement des rituels préparatoires à l'établissement des feux çrauta reflètent d'ailleurs bien cette césure que la prise de possession des arani introduit dans le cours de la procédure.

On a commencé par un rituel particulièrement sanglant aux mânes qui, quelle que soit par ailleurs leur destinée dans l'au-delà, ne participent pas à l'ordre divin. En tant qu'ancêtres du sacrifiant elles sont toutefois une condition préalable à sa possible "renaissance" dans les dieux par l'exécution stricte des rites au cours de son existence présente.

On a ensuite procédé à une cérémonie dont la finalité ésotérique est d'investir les officiants du pouvoir mystique leur permettant d'accomplir leur tâche d'entremetteur des dieux. Pour ces cérémonies on a d'ailleurs toujours commencé par chercher un feu mondain. Mais dès l'entrée en scène des arani ce sont les dieux qu'on ira



convier au sacrifice par l'entremise de Agni.

L'enjeu de la prise de possession des arani est donc de taille et le sacrifiant devra désormais se soumettre à une ascèse jusqu'à la fin du rituel, ascèse qu'il commence en restant éveillé et silencieux durant toute la nuit précédant l'établissement des feux sacrificiels. Il ne rompra ce vœu de silence qu'en mettant de temps en temps quelques copeaux de bois dans les feux déjà présents, mais qu'on va remplacer par la suite, en accompagnant son geste de la récitation de la formule "Attisant le feu par ces copeaux, puissé-je obtenir ces deux mondes. Ayant prospéré dans ces deux mondes, je dépasserai la mort"⁵².

III.3.2 L'établissement des feux sacrificiels

Le rituel d'établissement des feux proprement dit commence à la dernière veille de la nuit, de manière à ce que l'âhavanîya, qui est le dernier des foyers à être allumé, soit établi lorsque la moitié du globe solaire deviendra visible sur l'horizon.

L'Adhvaryu commence par faire chauffer les arani au moyen du feu entretenu dans le foyer du gârhapatya en récitant des formules sacrificielles. Il procède ainsi à la "montée" symbolique du feu dans les arani.

Il retire ensuite les braises des foyers et les met sur un plat qu'il dépose sur le côté sud du gârhapatya.

Il fait ensuite enduire le fond des trois foyers de bouse de vache, puis il procède à la distribution des "matériaux nécessaires" à l'établissement des feux qu'on a disposés la veille.

Il dépose un tiers de ces matériaux dans le foyer du gârhapatya, les touche, les mélange et les répartit uniformément au fond du foyer, récitant une série de formules pour chacune de ces actions.

Il procède aux mêmes opérations de distribution avec un autre tiers des matériaux dans le foyer du daksinâgni et le dernier tiers dans celui de l'âhavanîya. Seule la formule utilisée pour le dépôt des matériaux dans ces foyers respectifs est changée, les autres récitation (utilisées pendant qu'il les arrange et les répartit) sont identiques. Il charge ensuite un assistant de "protéger" les foyers en s'assurant que personne ne les traverse.

Il revient alors vers le foyer du gârhapatya et étend sur les matériaux qu'il y a répartis un entrelacs de brins d'herbe muñja (Saccharum Sara, une herbacée de grande taille et très solide dont on fait des paniers).

Il place sur ce matelas d'herbe muñja l'arani "du dessous" (adharârani) en la posant dans un axe Nord-Sud et de manière à ce que le trou qu'on y a perforé (la devayoni, la "matrice divine" d'Agni) soit légèrement dans la partie Ouest du foyer. Il enfonce dans ce trou l'arani "du dessus"⁵³ (uttarârani) et il enjoint au sacrifiant de commencer

52

La formule est aussi extraite du Taittiriya Brâhmana I.2.1.15a. Les expressions "puissé-je obtenir ces deux mondes" et "je dépasserai la mort" reflètent bien la dualité ordre séculier-ordre divin qui est en jeu dans ce rituel.

53

Soit en fait le pramantha qu'on en a extrait,
c'est-à-dire, sur lequel on fixera le cylindre
câtra couronné de son ovilî.

54

Soit les matériaux appartenant au règne végétal,
car en pratique on verrait difficilement comment
faire prendre feu aux matériaux terrestres.

55

À quoi il faudrait rajouter: "pour m'avoir permis
d'allumer le feu sacré". Mais nous n'en sommes
pas encore à l'échange des daksinâ relatives
à cette partie du rituel.

56

À ce propos, on aura constaté que le Hotr est
pour l'instant quasiment inactif. Il n'entrera
véritablement en fonction que lors des isti qui
seront faites après l'établissement des feux
proprement dit. Il y récitera, lors de certaines
oblations importantes, telles l'adjonction des
premières bûchettes d'allumage à l'âhavanîya
ou lors des offrandes principales, différents
extraits d'hymnes du Rgveda.

57

Sous-entendu: celui que porte en lui une partie
du rituel. On est de nouveau ici dans cette
ambiguïté fondamentale du sacrifice, opération
à la fois bénéfique et maléfique, apaisante et
hautement violente. C'est la "part maudite"
du sacrifice qu'il jette avec cette pépite.

à "baratter" le feu, soit à le produire par friction en tournant le câtra fixé sur l'uttarârani manuellement ou en tirant alternativement sur les brins d'une corde enroulée autour du câtra. Pendant ce temps l'Adhvaryu maintient l'ovilî en veillant à ce que l'ensemble câtra-uttarârani reste bien vertical durant l'opération.

En pratique, la production du feu peut prendre un certain temps et l'Adhvaryu peut être amené à remplacer le sacrificiant fatigué par l'opération de "barattage", mais il est prescrit que le sacrificiant doit toujours être le premier et le dernier à procéder à la production du feu.

L'échauffement de la friction va petit à petit enflammer le matelas d'herbe muñja et les différents "matériaux nécessaires" inflammables⁵⁴ déposés dans le foyer.

Lorsque cela se produit, le sacrificiant rompt son vœu de silence en disant à l'Adhvaryu: "Je te ferai une faveur"⁵⁵. On retire prestement les arani du feu nouvellement né et le sacrificiant le vénère debout, mains jointes à la hauteur de la poitrine, en récitant une formule. Il souffle ensuite dessus en récitant deux autres formules, mélangeant ainsi symboliquement ses souffles vitaux au feu qu'il vient de produire.

Puis l'Adhvaryu enjoint à l'Udgâtr d'entonner un sâman pour l'occasion. C'est la première entrée en fonction de l'Udgâtr dans le rituel ⁵⁶.

Une fois son chant terminé, l'Adhvaryu "établit" le feu qu'on vient de produire en récitant par dessus de longues litanies de formules sacrificielles qui sont adaptées en fonction du nom et de la caste à laquelle appartient le sacrificiant. Cette opération est, on l'aura compris, rituelle car le feu est techniquement déjà "établi" dans le foyer. C'est le pouvoir mystique de la formule qui consacrerait cet "établissement". Sans elle le feu ne serait qu'incomplètement sacralisé.

L'Adhvaryu jette ensuite une pépite d'or dans ce feu fraîchement établi. Il jette aussi une pépite d'argent à une "mauvaise personne" pour se débarrasser symboliquement du "mauvais sort"⁵⁷ et le sacrificiant vénère à nouveau le gârhapatya par une formule on ne peut plus symbolique: "Je suis ici (venu de) toi, tu es (venu de) moi. Tu es ma matrice, je suis ta matrice. Convoie mes offrandes, O Agni, (tel) un fils qui donne le monde au père, toi qui es le connaisseur (de tout) ce qui est né (ici-bas)"⁵⁸. L'Adhvaryu récolte alors quelques braises de ce feu dans un plat en bois et se dirige vers le foyer du daksinâgni⁵⁹. Il les dépose sur les "matériaux nécessaires" pour les enflammer, répète la litanie "d'établissement" comme ci-dessus, et jette les pépites d'or et d'argent comme précédemment.

Puis il revient vers le gârhapatya et y dépose une bûchette qui servira à l'allumage de l'âhavanîya⁶⁰. Il procède à cette opération de manière à être sûr de pouvoir établir l'âhavanîya quand la moitié du disque solaire sera visible sur l'horizon.

L'âhavanîya étant le feu principal de tout rituel solennel, on procède à une opération un peu plus complexe pour l'allumer.

On commence par amener un grand plat de terre cuite. Au fond de ce plat est



épandu un peu de sable sur lequel on posera la bûchette qui servira à l'allumage de l'âhavanîya.

On amène aussi le cheval, qui a été préalablement lavé et harnaché, auprès du gârhapatya en lui faisant faire face à l'est.

L'Adhvaryu ordonne à l'Udgâtr d'entamer un nouveau sâman.

Lorsque l'Udgâtr commence son chant, il sort la bûchette du gârhapatya et la dépose dans le plat en récitant les formules appropriées.

Il lève alors le plat à la hauteur de sa poitrine et continuera à le lever progressivement durant la procession qu'on entame maintenant jusqu'à ce qu'il soit au-dessus de sa tête.

Le transfert du feu du gârhapatya à l'âhavanîya le long de la prâcî dont on a parlé plus haut se fait avec l'Adhvaryu et le cheval en tête, suivi du sacrifiant, de sa femme, des autres prêtres et de divers assistants.

L'Adhvaryu ouvre la marche en récitant une assez longue litanie. On s'arrêtera à mi-chemin entre les deux feux lorsque l'Adhvaryu sera parvenu à la moitié de sa récitation qu'il termine pendant cet arrêt. Il entame une nouvelle litanie et le cortège repart.

Une fois arrivé en face de l'âhavanîya et ayant donné le plat à un assistant, l'Adhvaryu force le cheval à poser l'empreinte du sabot de son antérieur droit dans la section Nord du foyer. Cette empreinte doit être faite à un endroit dont l'Adhvaryu est sûr qu'il s'embrasera peu après le dépôt du tison⁶¹ au milieu du foyer.

Il fait ensuite tourner le cheval sur lui-même dans le sens pradaksina décrit ci-dessus jusqu'à ce qu'il soit face au Nord, l'asperge d'eau et le libère⁶².

Il se tourne ensuite sur sa droite⁶³ pour faire face à l'Est, retire le tison du plat et le dépose dans l'âhavanîya avec une série de formules.

Il ordonne par la suite à l'Udgâtr d'entonner trois différents sâman durant lesquels il "établira" l'âhavanîya de la même façon que les deux feux précédents. Le sacrifiant vénérera ensuite le feu nouvellement établi en récitant une formule *ad hoc*.

L'établissement de l'âhavanîya terminé, un assistant fera rouler la roue de char⁶⁴ du gârhapatya à l'âhavanîya le long de la prâcî, ce qui est une manière supplémentaire de marquer symboliquement leurs connexions intimes.

L'établissement proprement dit des trois feux est maintenant terminé. Encore sont-ils tels des nouveau-nés à la recherche du sein de leur mère et l'Adhvaryu doit les "apaiser".

Il y fait en premier une offrande de diverses herbes sèches. Il met ensuite dans chacun d'entre eux cinq fagots faits de cinq branches provenant de différents arbres, préalablement enduits de beurre clarifié. Toutes ces offrandes sont accompagnées des formules y afférentes.

Les feux rassasiés, le sacrifiant revient se placer derrière le gârhapatya et rend hommage au "corps bénéfiques" d'Agni (le feu "souverain", "lumineux en lui-même",

58

La formule est extraite du *Taittiriya Brâhmana* I.2.1.20a.

59

Techniquement en "sortant" par la porte Sud de la hutte, mais comme on l'a vu, il ne s'agit pas vraiment de portes, mais de piliers que l'Adhvaryu contourne à ce moment.

60

Le sable est là pour des raisons pratiques, soit pour éviter que l'Adhvaryu ne se brûlât durant le transport du feu, mais les ritualistes en ont évidemment donné de nombreuses interprétations symboliques.

Notons que par la suite dans les rituels où on doit générer à nouveau du feu par friction, on le recueille de façon semblable dans ce plat.

61

N'oublions pas que ces foyers sont d'assez grande taille et qu'ils sont susceptibles de ne pas s'embrasier complètement.

62

Ce cheval lui appartiendra par la suite. Le sacrifiant fera aussi don d'un cheval au Brahman.

63

En libérant le cheval, l'Adhvaryu fait face au Nord. Il tourne donc sur sa droite, de nouveau dans le sens pradaksina, pour refaire face à l'Est.

64

Un des *sambhâra*, cf. ci-dessus.

65

Un cas typique de çapa, ou "malédiction". Ces malédictions sont assez nombreuses dans les rituels et elles sont la plupart du temps dirigées contre "quelqu'un que le sacrifiant hait".

66

C'est le procédé habituel des offrandes de beurre clarifié. On le puise d'abord dans l'âjyasthâlî à l'aide de la petite sruva dont on verse le contenu dans la grande juhû. Puis on verse tout ou partie du contenu de la juhû dans le feu.

67

C'est assez logique que la toute première offrande soit l'agnihotra car, rappelons-le, nous sommes maintenant au petit matin.

68

L'on traite rituellement la vache qui fournit le lait à chaque nouvel agnihotra.

69

Comme on peut s'en douter, les opérations sont légèrement plus compliquées que l'extrême résumé que nous en faisons. Pour les détails, cf. P.E. DUMONT *L'Agnihotra. Description de l'agnihotra dans le rituel védique d'après les Srautasutras*, Baltimore, 1939.

70

Il s'agissait à l'origine d'un charme solaire. Les interprétations qu'en donnent les Brâhmana sont exposées dans l'étude de H.W. BODEWITZ *The Daily Evening and Morning Offering (Agnihotra) According to the Brahmanas*, Laide; E.J. Brill, 1976.

etc.). Il récite ces formules en les adressant successivement au gârhapatya, au daksinâgni et à l'âhavanîya. Puis il récite une formule aux "corps terrifiants" d'Agni (le feu "destructeur", "dévoreur de la chair", etc.) en se concentrant mentalement sur quelqu'un qu'il hait⁶⁵.

Il touche l'eau d'une jarre et entame un second tour de litanies en hommage aux feux dans le même ordre que précédemment (d'abord au gârhapatya, puis au daksinâgni et enfin à l'âhavanîya).

Cette vénération terminée, l'Adhvaryu revient vers le gârhapatya et y fait fondre du beurre mis dans l'âjyasthâlî pour le clarifier. Il le purifie à l'aide de deux brins d'herbe darbha. Il y puise ensuite quatre cuillerées de beurre clarifié avec la cuiller sruva et les verse l'une après l'autre dans la cuiller juhû⁶⁶.

Il retourne vers l'âhavanîya, y dépose une bûchette et y fait l'oblation de cette quadruple puisée.

Cette oblation est l'oblation "de conclusion", ou pûrnâhuti, du rite de l'établissement des feux proprement dit. A partir de maintenant, ils pourront remplir leur office de feux çrauta dans les différents rituels que le sacrifiant, devenu un âhitâgni ou "quelqu'un qui a établi les feux", devra faire régulièrement toute sa vie.

Suite à cette oblation, le sacrifiant donne un cadeau à l'Adhvaryu.

III.3.3 Les rites annexes de l'agnyâdheya

La cérémonie de l'agnyâdheya n'en est pas terminée pour autant.

Les feux étant maintenant fonctionnels, on les utilisera tout de suite pour exécuter un certain nombre de rituels annexes.

Le premier d'entre eux est l'agnihotra, l'offrande matutinale et vespérale de lait⁶⁷.

L'agnihotra est le plus simple de tous les rituels védiques solennels.

Il s'agit d'une offrande de lait frais⁶⁸ dans l'âhavanîya faite à l'aide d'une cuiller spéciale: l'agnihotrahavanî ("celle qui sert à l'offrande de l'agnihotra"). Cette offrande faite, le sacrifiant boit le reste du lait contenu dans la cuiller⁶⁹.

L'agnihotra se fait au lever et au coucher du soleil⁷⁰ et c'est un devoir quotidien du sacrifiant qui a établi les feux. Point n'est besoin de l'assistance d'un autre officiant que lui pour le réaliser. Une fois les feux çrauta établis, il devra faire l'agnihotra matin et soir durant toute sa vie.

Suite à l'agnihotra on procède aux premières isti. Toutes les isti qui suivent l'établissement des feux seront faites suivant le mode "archétype" des syzygies mais en y introduisant des modifications *ad hoc*.

La première de ces isti a pour offrande principale un gâteau de riz cuit à Agni.

L'échange de la daksinâ propre au rituel d'établissement des feux a lieu au cours de cette première isti et son montant est fixé par le Baudhâyanaçrautasûtra à douze vaches⁷¹.



La seconde isti est un gâteau de riz offert au couple divin Indra-Agni, ainsi que du riz cuit et mélangé à du beurre clarifié offert à Aditi (la divinité solaire primordiale du panthéon védique).

Toutes ces offrandes sont faites dans l'âhavanīya qui, rappelons-le, est le feu qui recevra dès maintenant les oblations principales⁷².

Suite à quoi le sacrificant, après l'agnihotra du soir doit s'engager à respecter un vœu d'une période de douze jours.

Pendant ces douze jours il devra s'abstenir de dire des mensonges, de consommer des nourritures carnées et quantité d'autres aliments, d'avoir des relations sexuelles, de porter des vêtements lavés à l'aide de sels alcalins, de boire de l'eau dans une coupe en terre cuite, et toute une série d'autres prescriptions dont nous vous épargnons la liste.

Il devra évidemment offrir l'agnihotra matin et soir et veiller très strictement à ce qu'aucun des trois feux ne s'éteigne.

A la fin de cette période, on procède à nouveau à une série d'isti offertes à différentes formes d'Agni (Agni "purifiant", Agni "purificateur" et Agni "radieux") et enfin à une isti qui a pour fonction d'être l'introduction du premier rite des syzygies⁷³ que le nouvel âhitâgni s'apprête alors à accomplir.

L'ensemble des rituels relatifs à l'établissement des feux çrauta ce clôt sur cette dernière offrande.

IV. La future carrière de l'âhitâgni

Celui qui a établi les feux se doit en tout premier lieu de les entretenir en permanence. Il peut le faire de deux manières. Soit il entretient les trois à la fois en y rajoutant chaque jour du combustible lors de l'agnihotra, soit il n'entretient que le gârhapatya. Dans ce dernier cas, chaque fois qu'il aura besoin des autres feux, il les "redistribuera" en les tirant du gârhapatya.

Au cas où tous s'éteindraient accidentellement après leur établissement, ou si un événement de mauvais augure (tel la mort d'un membre de la famille du sacrificant par exemple) venait à se produire dans l'année qui suit la cérémonie de l'agnyâdheya, le sacrificant devra procéder à la réinstallation des feux selon un rite approprié appelé punarâdheya ou "rétablissement des feux".

Il se doit aussi de faire régulièrement un certain nombre de sacrifices.

Outre l'agnihotra quotidienne, il lui faudra faire les syzygies⁷⁴, une ou deux fois l'an le sacrifice animal dit "indépendant" qui consiste, dans sa forme normale, en une isti dont l'offrande principale est un bouc⁷⁵, et une fois l'an au printemps en un jour de pleine ou nouvelle lune la plus simple des fêtes somiques, l'agnistoma.

Ces quatre rituels sont dits nitya, "constants", dans les Çrautasûtra et il faudrait

71

Baudhâyanaçrautasûtra II.19:66.6, mais des variantes sont énoncées ailleurs dans le texte. Cette daksinâ vient bien entendu s'ajouter aux nombreux autres cadeaux qui ont été faits (auxquels d'autres viendront encore s'ajouter par la suite), et on constate que l'établissement des feux est une opération relativement coûteuse.

72

Nous n'irons pas dans les détails de ces sacrifices. Le lecteur intéressé pourra se référer à A. HILLEBRANDT *Das altindische Neu- und Vollmondopfer in seiner einfachsten Form. Mit Benützung handschriftlicher Quellen dargestellt.* Jena: Verlag von Gustav Fischer, 1879.

73

C'est à dire: tel qu'il doit s'accomplir selon la norme. Comme on l'a dit, la procédure des isti annexes de l'agnyâdheya est calquée sur celle des syzygies mais en y introduisant des modifications. Elles ne sont pas pour autant le véritable rite de la nouvelle et pleine lune.

74

Théoriquement chaque mois.

idéalement que le sacrifiant les fasse aux époques prescrites durant toute sa vie. En sus de cela, il peut désirer offrir des sacrifices non obligatoires tels les nombreuses variantes des fêtes somiques.

Enfin il gardera toute sa vie les *arani* qui sont les garantes de son feu sacré.

Il s'en servira au besoin lorsqu'un rituel nécessitera la production d'un feu additionnel aux trois feux fondamentaux. C'est notamment le cas dans les fêtes somiques où un nouveau feu est généré de nombreuses fois à l'aide des *arani* pour y être transféré sur les autels additionnels que nécessitent ces cérémonies, ainsi que dans le sacrifice animal indépendant.

A son décès, lorsque son corps sera disposé sur le bûcher funéraire, on mettra ses *arani* sur ses testicules et le feu sacré, son feu, s'en retournera avec lui dans le dernier de tous les feux, avec l'espoir qu'il l'emmènera sans encombre vers les mondes divins.

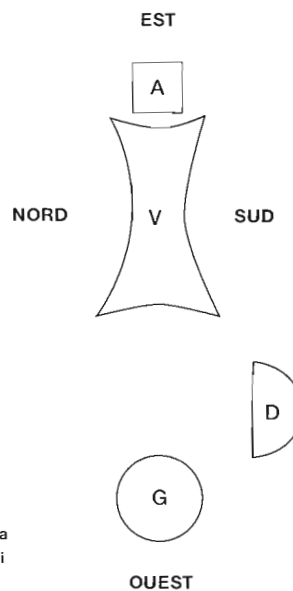


Fig. 1

A: Ahavaniya
G: Garhapatya
D: Dakshinagni
V: Vedi

Les trois foyers primordiaux et la vedi

Ce sacrifice à un statut tout à fait particulier dans l'agencement des rituels védiques.

À l'origine, l'immolation d'un animal (en fait plusieurs, trois dans la forme paradigmatique des sacrifices de *soma* qu'est l'*agnistoma*, et encore plus dans ses formes dérivées, notamment celle de l'*agnicayana*) n'avait lieu que dans les fêtes somiques. On a par la suite extrait cette partie des rituels du *soma* pour l'ériger en un sacrifice indépendant modelé sur la structure des *zygyies*.